

HENRI VAN EFFENTERRE †



Henri van Effenterre nous a quittés le 3 Novembre 2007, soulagé semble-t-il de partir vers d'autres cieux: il supportait mal la dépendance à laquelle il avait été réduit, lui que nous avons connu si actif et heureux de partager avec les autres les plaisirs du travail et de l'amitié. Son œuvre scientifique, à laquelle nous voulons rendre hommage dans ce volume de *Symposion*, pourrait paraître écartelée entre l'archéologie minoenne et l'analyse de textes juridiques postérieurs de plusieurs siècles. Pourtant, c'est le même intérêt pour la façon dont les hommes vivaient et dont les communautés fonctionnaient qui l'animait dans les différents domaines qu'il explorait. Son sens du concret, sa perception des motivations et des besoins des hommes, l'ont fréquemment amené à proposer des explications inédites, au risque de choquer d'abord et de voir ses idées rejetées avant qu'elles ne fussent reconnues pour ce qu'elles étaient: indépendantes et novatrices, donc fructueuses et même, très souvent, justes. On est frappé, en parcourant sa bibliographie, de la brièveté de beaucoup de ses articles : ils traitaient de détails concrets à partir desquels il pouvait

ensuite critiquer les idées reçues et construire de plus vastes hypothèses. Parmi celles-ci, il en est une qui sert de fil conducteur à une bonne partie de son œuvre et qui ne fut pas toujours comprise, c'est celle de la continuité entre le monde des palais minoens et celui de la cité grecque; les textes juridiques archaïques ne lui paraissaient pas éloignés des «lois de Minos», autrement dit des règles de fonctionnement qu'il avait perçues dans les communautés minoennes. En véritable historien (à sa formation en Lettres classiques il avait ajouté celle de «Sciences-Pô» et il fut toujours passionné d'histoire contemporaine), il croyait peu au surgissement brutal de nouveautés sociales ou politiques, même après des guerres et des destructions, mais plus aux évolutions de longue durée avec, de temps en temps, une secousse qui apportait quelque changement, comme c'est le cas dans l'histoire des techniques. Certes, cela n'allait pas sans un certain goût du paradoxe, voire de la provocation: il fallait oser parler de la «défaite» de Marathon dans le titre d'un ouvrage de synthèse sur la longue histoire de la gestation de la cité grecque; pour lui, en exacerbant le sentiment «patriotique» des Athéniens, cette victoire les avait entraînés vers l'hégémonie aux dépens de la paix.

Dans ses relations avec ses collègues, même beaucoup plus jeunes, la discussion le trouvait toujours ouvert et l'argument d'autorité lui était totalement étranger: que d'heures de discussions avons-nous passées, lui, Micheline et moi, à échanger nos idées sur les textes des *Nomima*, enrichies de questions posées à d'autres collègues et amis, jusqu'au moment où il fallait trancher; mais il n'imposait son avis que lorsqu'il sentait son intuition solidement fondée sur les pratiques juridiques connues et les textes qui les attestaient. Il avait toujours eu, depuis ses prises de responsabilité dans le scoutisme, le sens du service, de la nécessaire contribution de chacun au fonctionnement de la collectivité et du respect de l'autre. Ses emportements étaient infiniment plus rares que ses marques d'intérêt pour la pensée d'autrui, ses gestes de chaleureuse amitié et ses invitations à poursuivre la discussion ou à en ouvrir d'autres autour d'un bon repas. Dans tout cela, l'accompagnement de Micheline lui était indispensable et, sans elle, son œuvre et ses amitiés n'auraient pas eu la même intensité.

Françoise Ruzé